

« Or, au moment où Dan me faisait cette remarquable communication, les détachements armés de la garde rouge occupaient successivement les édifices gouvernementaux. Et, presque aussitôt après le départ de Dan et ses camarades du Palais d'Hiver, le ministre des Cultes, Kartachev, revenant de la séance du Gouvernement Provisoire, fut arrêté sur la Millionnaïa et conduit à Smolny où Dan était retourné poursuivre ses entretiens avec les bolcheviks. Il faut le reconnaître, les bolcheviks agirent alors avec une grande énergie et une habileté consommée. Alors que l'insurrection battait son plein et que les « troupes rouges » opéraient dans toute la ville, quelques leaders bolcheviks spécialement affectés à cette tâche, s'efforçaient, non sans succès, de donner le change aux représentants de la « démocratie révolutionnaire ». Ces roublards passèrent toute la nuit à discuter sans fin sur différentes formules qui devaient soi-disant servir de base pour une réconciliation et la liquidation de l'insurrection. Par cette méthode de « pourparlers », les bolcheviks gagnèrent un temps extrêmement précieux pour eux. Les forces combattives des s.-r. et des mencheviks ne furent pas mobilisés à temps. Ce qu'il fallait démontrer ! » (A. Kérenski, Deloin.)

Voilà, en effet, ce qu'il fallait démontrer ! Comme on le voit, les conciliateurs se laissèrent prendre complètement au piège de la légalité soviétiste. La supposition de Kérenski, d'après laquelle des bolcheviks spécialement affectés à cette mission induisaient en erreur les mencheviks et les s.-r. au sujet de la liquidation prochaine de l'insurrection, est fautive. En réalité, prirent part aux pourparlers, ceux des bolcheviks qui voulaient véritablement la liquidation de l'insurrection et la constitution d'un gouvernement socialiste sur la base d'un accord entre les partis. Mais, objectivement, ces parlementaires rendirent à l'insurrection un certain service en alimentant de leurs illusions les illusions de l'ennemi. Mais ils ne purent rendre ce service à la révolution que parce que en dépit de leurs conseils et de leurs avertissements, le Parti, avec une énergie infatigable, menait et parachevait l'insurrection.

Pour le succès de cette large manœuvre enveloppante, il fallait un concours exceptionnel de circonstances grandes et petites. Avant tout, il fallait une armée qui ne voulait plus se battre. Tout le développement de la révolution, particulièrement dans la première période, de février à octobre inclus, aurait eu un tout autre aspect si, au moment de la révolution, nous n'avions pas eu une armée paysanne vaincue et mécontente de plusieurs millions d'hommes. Ce n'est que dans ces conditions qu'il était possible de réaliser avec succès avec la garnison de Pétrograd

l'expérience qui prédéterminait la victoire d'Octobre. Il ne saurait être question d'ériger en loi cette combinaison spéciale d'une insurrection tranquille, presque inaperçue, avec la défense de la légalité soviétiste contre les *korniloviens*. Au contraire, on peut affirmer avec certitude que cette expérience ne se répétera jamais et nulle part sous cette forme. Mais il est nécessaire de l'étudier soigneusement. Cette étude élargira l'horizon de chaque révolutionnaire en lui dévoilant la diversité des méthodes et moyens susceptibles d'être mis en action, à condition qu'on s'assigne un but clair, qu'on ait une idée nette de la situation et la volonté de mener la lutte jusqu'au bout.

A Moscou, l'insurrection fut beaucoup plus prolongée et causa plus de victimes. La raison en est, dans une certaine mesure, que la garnison de Moscou n'avait pas subi une préparation révolutionnaire comme la garnison de Pétrograd (envoi des bataillons sur le front).

L'insurrection armée, nous le répétons, s'effectua à Pétrograd en deux fois : dans la première quinzaine d'octobre, lorsque, se soumettant à la décision du soviét qui répondait entièrement à leur état d'esprit, les régiments refusèrent d'accomplir l'ordre du commandement en chef, et, le 25 octobre, lorsqu'il ne fallait déjà plus qu'une petite insurrection complémentaire pour abattre le gouvernement de Février. A Moscou, l'insurrection se fit en une seule fois. C'est là, vraisemblablement, la principale raison pour laquelle elle traîna en longueur. Mais il y en avait une autre : une certaine irrésolution de la part de la direction. A plusieurs reprises, on passa des opérations militaires aux pourparlers pour revenir ensuite à la lutte armée. Si les hésitations de la direction, hésitations que sentent parfaitement les troupes, sont en général nuisibles en politique, elles deviennent mortellement dangereuses pendant une insurrection. A ce moment, la classe dominante a déjà perdu confiance en sa propre force, mais elle a encore en mains l'appareil gouvernemental. La classe révolutionnaire a pour tâche de s'emparer de l'appareil étatique ; pour cela il lui faut avoir confiance en ses propres forces. Du moment que le Parti a entraîné les travailleurs dans la voie de l'insurrection il doit en tirer toutes les conséquences nécessaires. A la guerre comme à la guerre, et là, moins que partout ailleurs, les hésitations et les pertes de temps ne sauraient être tolérées. Piétiner, tergiverser, ne serait-ce que pendant quelques heures, rend partiellement aux dirigeants confiance en eux-mêmes et enlève aux insurgés une partie de leur assurance. Or, cette confiance, cette assurance détermine la corrélation des forces qui décide de l'issue de l'insurrection. C'est sous cet angle qu'il faut étudier pas à pas la marche des opérations militaires à Moscou dans leur combinaison avec la direction politique.